

L'HOSPITALITÉ À L'INTÉRIEUR DU MONASTÈRE

Tout d'abord, je voudrais remercier Sœur Judith Ann pour son invitation et sa confiance en moi. C'est la troisième fois que je viens au Symposium. Les deux premières fois je suis venue en tant que traductrice, donc cette fois-ci j'ai un souvenir spécial pour elles.

Dans cette présentation, je vais partager avec vous une réflexion qui découle de la prise de conscience quotidienne de la difficulté de l'hospitalité au sein de la communauté et de la souffrance que cela implique. Elle découle de l'expérience de l'échec et de la douleur. Et elle naît aussi de l'observation et de l'expérience joyeuse de nombreux petits et grands gestes d'hospitalité, merveilles d'amour, que j'ai vus tout au long des années chez les sœurs.

Je le fais à partir de mon expérience personnelle et communautaire dans mon monastère et aussi m'appuyant sur le partage avec de nombreuses moniales et moines d'autres communautés, dont certaines sont déjà fermées. Je le fais aussi à partir de ma formation en théologie fondamentale et dans le domaine de la psychologie humaniste et de la philosophie expérientielle qui me prêtent leurs mots pour comprendre et marcher sur mon chemin personnel et monastique.

Je souligne un principe de base pour moi: les difficultés que nous rencontrons en nous accueillant les unes les autres dans la communauté ne sont pas un problème qui entrave notre vocation; elles ne constituent pas l'obstacle sans lequel nous pourrions être moniales sans problème. Les difficultés à s'accueillir les unes les autres ne sont pas non plus le prix à payer pour vivre dans la communauté. Pour nous, c'est notre vocation, notre vocation elle-même. Nous choisissons de chercher Dieu en communauté, tout comme d'autres personnes dont la vocation s'incarne dans le domaine de la santé, par exemple, cherchent ou servent Dieu dans les malades. Elles ne s'attendent pas à traiter avec des personnes en bonne santé, mais avec des personnes malades qui ont besoin de guérison. Ainsi, notre vocation c'est de trouver Dieu dans la même relation avec les sœurs, dans les relations

communautaires, telles qu'elles le sont. C'est là, en elles, que nous nous découvrons nous-mêmes en même temps que nous découvrons la miséricorde de Dieu pour chacune de nous. Notre vocation est de vivre le Royaume de Dieu ici sur terre, dans la communauté, avec notre communauté.

Un deuxième principe: L'hospitalité, comme je l'ai dit, n'est donc pas un luxe, ce n'est pas quelque chose de plus à ajouter à mon être moniale, à ma programmation, à mon temps de travail ou de prière. Ce n'est pas non plus quelque chose pour un certain type de sœurs qui ont un meilleur caractère que moi. C'est la possibilité même de l'existence de chaque personne et de la communauté. L'hospitalité est l'accueil mutuel que nous nous offrons les unes aux autres pour nous soutenir les unes les autres dans notre façon unique d'être et ainsi créer une communauté (RB 72). L'hospitalité généralisée est la paix au sens biblique.

Et troisième principe: Nous ne pouvons pas donner l'hospitalité au-delà de l'hospitalité que nous sommes capables de recevoir.

"La négligence de l'engagement à cultiver et à maintenir une relation adéquate avec son voisin, envers qui j'ai un devoir de diligence et de garde, détruit ma relation intérieure avec moi-même, avec les autres, avec Dieu et avec la terre. Quand toutes ces relations sont négligées, quand la justice n'habite plus sur terre, la Bible nous dit que la vie est en danger" (Pape François, LS, 69)¹

Et pourtant, au quotidien, je vis souvent ma sœur comme une étrangère, bien plus éloignée de moi que la plupart des gens aimables et sensibles qui passent par l'hôtellerie. Bien que je dorme à quelques mètres d'elle et que je mange juste en face d'elle, j'ai l'impression que ma sœur est à des kilomètres de distance, et je suis sûre que beaucoup de choses dans ma vie iraient mieux sans elle. Ma sœur devient parfois quelqu'un qui peut m'enlever mon espace, mes ressources, ma reconnaissance, mes possibilités, ma tranquillité d'esprit, mon temps précieux.

¹ Dans cette citation du Pape François, apparaît la dimension de la terre. Par une question d'extension, cette exposition ne traite que de l'hospitalité personnelle, mais l'hospitalité telle que je la présente inclut toute la création et toute circonstance.

Quelqu'un qui peut me donner du travail ou des ennuis. Quelqu'un qui peut me laisser tomber, me maltraiter ou me faire du mal, et donc, quelqu'un dont je dois me protéger pour éviter une nouvelle blessure. L'autre, ma sœur, avec qui je partage mon projet de vie, est parfois vécue par moi comme une étrangère, ou comme une ennemie.

Pourquoi est-il si difficile de se comprendre? pourquoi est-il plus facile d'entrer en relation avec des personnes extérieures à la communauté qu'avec mes sœurs? ne serait-il pas mieux de choisir moi-même mes sœurs? Et, à un autre niveau, comment pouvons-nous être si incohérentes avec notre foi et continuer brouillées après avoir prié ensemble et participé à la même Eucharistie, où Jésus se donne pour nous par amour?

Il existe d'innombrables études publiées qui nous aident à comprendre la complexité des relations humaines et offrent des lignes directrices pratiques pour mieux les vivre. J'en relèverai certains éléments qui me semblent importants:

1. Les relations humaines, comme toute réalité humaine, sont un don et une tâche. Et pour cette tâche, il existe des outils qui en facilitent la compréhension et l'utilisation. Tout comme la connaissance du code de circulation facilite l'accès à votre destination et évite des accidents et des blessures, la connaissance des outils de communication facilite la compréhension mutuelle et prévient des blessures inutiles.
2. Nous sommes différents et chaque façon d'être est également bonne. Il n'y a pas de style de personnalité qui soit meilleur qu'un autre et chacun peut contribuer, à partir de sa propre façon d'être, au bon fonctionnement d'un groupe.
3. Il est nécessaire de connaître l'univers de l'autre personne, ainsi que de partager le notre afin de pouvoir se comprendre mutuellement. Les relations ont besoin de notre temps et de notre dévouement pour qu'elles marchent.

4. Les relations s'améliorent en améliorant la relation. Je veux dire par là que la solution est toujours une bonne relation. Nous ne pouvons pas nous passer des relations; ce que nous devons améliorer c'est leur qualité. Une relation blessée guérit avec une relation saine.
5. La relation est une aventure où je quitte mon lieu de départ sûr et familier, ce qui n'est pas facile, et j'entre dans un nouveau paysage plus large, d'où je sortirai différente et enrichie.

L 'histoire de l'aigle et du poulet

Permettez-moi de commencer par une histoire que beaucoup d'entre vous connaissez et qui donne son nom au titre d'un livre de Leonardo Boff où il la développe ². Je vais vous la raconter avec une petite modification. James Aggrey, né au Ghana au XIXe siècle, était un homme qui a apporté une grande contribution à l'éducation de son peuple et en tant que précurseur du nationalisme dans son pays. C'est James Aggrey qui a raconté cette histoire à l'occasion d'une réunion de dirigeants populaires. Lors de cette réunion, la question de la colonisation anglaise a été discutée. Parmi les dirigeants, il y avait des divisions : certains voulaient la libération du Ghana par les armes, d'autres par des moyens politiques, d'autres se résigneraient à la colonisation comme le reste des pays africains, et d'autres étaient pour la colonisation parce qu'ils croyaient que cela leur apportait plus de modernité et de progrès. Quand James Aggrey a vu que certains dirigeants commençaient à soutenir la cause anglaise, il s'est levé et a commencé :

“Il était une fois un paysan qui attrapa un oiseau dans la forêt voisine, pour le garder captif. Il réussit à attraper un petit aigle. Il l’installa dans le poulailler auprès des poules. Bientôt il apprit à picorer et à boire comme les poules, même si l’aigle est le roi de tous les oiseaux. Des années s’écoulèrent et l’aiglon gradissait bien plus que les poules. Mais rien ne changea. Il

² Boff, L. El águila y la gallina. Una metáfora de la condición humana. Trotta, Madrid, 1996.

mangeait comme elles, buvait comme elles et se déplaçait comme elles. Au bout de quelques années, le paysan reçut la visite d'une amie biologiste. Et comme ils se promenaient dans la ferme, elle vit que parmi les poules il y avait un aigle superbe. Elle dit:

— Cet oiseau que tu as dans ton poulailler n'est pas une poule. C'est un aigle !

— Oui, je sais, dit le paysan. C'est un aigle. Mais je l'ai élevé comme une poule. Ce n'est plus un aigle. Il est devenu une poule comme les autres, bien que ses ailes mesurent près de de trois mètres d'envergure.

— Non, répondit la biologiste. Il est et sera toujours un aigle. Il a un cœur d'aigle. Ce cœur le fera un jour voler dans les hauteurs.

— Ne te fais pas d'illusion, insista le paysan. Il est devenu une poule et plus jamais il ne volera comme un aigle.

Alors ils décidèrent de faire un essai. La biologiste prit l'aigle, le leva bien haut et le mis au défi:

— Puisque tu es vraiment un aigle, puisque tu appartiens au ciel et non à la terre, alors déploie tes ailes et envole-toi!

L'aigle resta sur le bras de la biologiste. Il regarda autour, distraitement. Il vit là-bas, les poules picorer des grains. Il sauta du bras au sol et alla les rejoindre.

Le paysan commenta:

— Je te l'avais dit, il est devenu une simple poule!

— Non, continuait d'insister la biologiste. C'est un aigle. C'est un aigle. Et un aigle c'est toujours un aigle. Nous allons renouveler l'expérience demain.

Le lendemain, la biologiste monta avec l'aigle sur le toit de la maison. Elle lui chuchota:

— Aigle, maintenant, puisque tu es un aigle, déploie tes ailes et vole!

Mais quand l'aigle vit les poules plus bas, picorant le sol, il fit un bond pour les rejoindre.

Le paysan sourit, convaincu d'avoir raison et revint à la charge:

— Je te l'avais dit, il se croit une poule et il est devenu une poule!

Mais la biologiste ne s'avoua pas vaincue.

—Non, répondit-t-elle fermement. C'est un aigle, il possèdera toujours un coeur d'aigle. Nous allons essayer encore une dernière fois. Je reviendrai demain, je le ferai voler.

Le lendemain, la biologiste et le paysan se levèrent très tôt. Ils prirent l'aigle, sortirent de la ville, loin des maisons des hommes, sur le sommet d'une montagne. Le soleil naissant dorait le pic des montagnes.

La biologiste leva l'aigle vers le sommet et lui ordonna:

— Aigle, puisque tu es vraiment un aigle, puisque tu appartiens au ciel et non à la terre, alors déploie tes ailes et envole-toi!

L'aigle, comme d'habitude, regarda autour de lui distraitement. Mais cette fois-ci il trembla comme face à une nouvelle vie, mais il ne s'envola pas. Alors la biologiste le tint fermement dans la direction du soleil levant, afin que ses yeux puissent se remplir de la clarté du soleil et de l'immensité de l'horizon. L'aigle, petit à petit cessa de trembler. Il commença à respirer autrement. Après quelques instants, se mit à déployer ses énormes ailes et il à les ouvrir et, faisant un bond, commença à voler vers le haut, d'abord hésitant, puis, avec de plus en plus d'assurance, et alla se confondre avec le ciel infini.

Tant pis pour l'histoire. Cette histoire, comme toutes les histoires, peut être comprise de différentes manières. Mais ce n'est surtout pas une critique des poules. Il s'agit d'un exemple des possibles limites et des possibilités de l'hospitalité dans la communauté.

L'hospitalité généralisée est la paix. La proposition de Benoît

L'abbé de Nursia propose à la communauté, les relations communautaires, comme faisant partie de la structure, du moyen pour le Royaume qui est le destin, le destin qui est à nouveau la communauté, les relations, maintenant pleines, déjà libérées en Dieu³. Parcourir ce chemin c'est mon travail, mon œuvre, mon ascèse, une ascèse qui, selon les mots du théologien Zizioulas, n'est rien de plus qu'une ouverture à

³ Cette idée est venue de J.M. Rovira Bellosó

l'amour⁴. Ce chemin, dit saint Benoît, se fait à l'intérieur du monastère (RB 4,78) et est un processus de non-protection, de dépossession, de dépouillement pour renaître, nue, jusqu'à notre pleine humanité (RB 7). Une route d'autant plus dure lorsque je construis des résistances et des protections tout au long de ma vie; plus large au fur et à mesure que je la longe (Prologue 48-49).

Saint Benoît, nous dit saint Grégoire dans les *Dialogues*, a souffert de l'inhospitalité de ses frères. Il a subi dans sa propre chair les effets du rejet et de l'exclusion. Et c'est un témoignage des conflits qui surgissent entre ses moines d'origines si diverses. Et pourtant, quand il propose la vie monastique, il ne la propose pas comme une lutte avec les frères en communauté. Le combat, qui existe, est un combat intérieur. Il est vrai que Benoît fait un grand effort d'organisation pour faciliter la vie en commun, mais il présente la vie monastique du prologue jusqu'à la fin, comme une recherche de paix, "ils s'honoreront mutuellement avec prévenance"⁵, de se soutenir mutuellement, pour avoir des jours heureux⁶.

Benoît nous invite instamment avec le psalmiste à chercher la paix, à courir après elle. Et cette paix il l'associe à la vie et au bonheur, à voir des jours heureux. Nous savons que la paix dans son sens biblique est l'absence de conflit, mais c'est plus que cela.

La paix, qui est la façon dont nous traduisons le mot hébreu Shalom, se réfère certainement à la compréhension pacifique entre les individus et les peuples (1 R 5:26), c'est vrai, mais cela signifie aussi la prospérité économique (Ps 73:3), la santé corporelle (Is 57:18), la tranquillité, la progéniture et le salut (Is 45:7). La traduction de Shalom peut être "paix", mais elle est comprise comme la plénitude ou le bonheur humains.

⁴ J. Zizioulas parle d'ascèse comme amour, comme processus personnel de transcender l'individualisme et l'exclusivisme et de s'ouvrir à la communion, au processus d'être libre et de vivre dans la nature du corps comme moyen d'inclusion. Dans *Being as Communion. Studies on Personhood and the Church*, N.Y., St. Vladimir's Seminary Press, 1985.

⁵ RB 72, 4 (cf.: Romains 12, 10).

⁶ RB Prologue 17.

Cela étant, en fait, la paix humaine, la plénitude ou le bonheur, c'est le nom que nous donnons à ce désir qui bat dans le cœur de chaque personne. Ce désir ou horizon qui conduit l'être humain à dépasser les contours qui le limitent pour les transcender. La paix, c'est l'avenir, le "encore à venir" qui bat en nous, attendant d'être réalisé. Le désir qui ne s'épuise pas.

Chercher la paix, c'est donc écouter le battement le plus profond du cœur humain, être fidèle à son propre cœur et à ses propres désirs. Chercher la paix et courir après elle, c'est croire en sa propre profondeur, écouter sa propre voix et lui donner vie. Courir après la paix, c'est se prendre au sérieux, avoir confiance en sa propre bonté, choisir d'être un avec soi-même.

La paix, d'ailleurs, suivant sa racine hébraïque, nous dit Isaïe, est le fruit d'un type de relation, une relation juste⁷.

La théologie biblique définit ce que Shalom signifie pour Israël comme "l'harmonie totale au sein de la communauté et de la création qui, lorsqu'elle est pénétrée de la bénédiction de Dieu, permet la croissance libre et sans entrave de la personne dans tous ses aspects⁸.

La paix est donc le fruit d'un type de relation qui favorise la croissance libre et sans entrave de la personne dans tous ses aspects. Premièrement, c'est le fruit d'un type de relation et, par conséquent, ce n'est pas un état personnel et individuel que nous pouvons atteindre indépendamment de, ou en nous protégeant de, ou en éliminant d'autres personnes. Au contraire, c'est ce qui se passe lorsque vous établissez une certaine relation avec les autres. La paix, le bien-être n'est pas quelque chose que nous pouvons posséder ou acquérir, il ne vient pas de la réalisation de quelque chose ou parce que les choses sont d'une certaine manière. La paix et le bonheur ne viennent pas du travail acharné ou du succès de ce que je fais. La paix ne vient pas

⁷ "La paix sera l'effet de la justice" Isaïe, 32, 17.

⁸ GROSS, H., «Paz» a Bauer, J.B.,ed., *Diccionario de Teología Bíblica*, Herder, Barcelona, 1967.

de l'élimination des problèmes, ou des sœurs qui les causent, mais la paix vient de la façon dont je les traite.

La paix est donc à la fois la possibilité d'être fidèle à moi-même, de vivre ma propre cohérence et la possibilité de le faire en relation avec les autres. Par rapport aux autres, —et nous ajoutons ici— mais pas n'importe quel type de rapport. Il y a des relations qui nuisent, et les victimes de la violence sexiste en sont un exemple clair. La paix est le fruit d'une manière d'entrer en relation les uns avec les autres qui favorise le développement de chaque personne dans son ensemble. Une façon de se mettre en relation les uns avec les autres qui permet une croissance libre et sans entrave de la personne dans sa globalité. La paix ne limite pas, ne contrôle pas, ne domine pas les esprits, n'engourdit pas, ne domestiquent pas les gens. La paix est un type de relation qui dynamise le caractère unique des gens en promouvant leurs capacités.

La paix est inclusive, ou ce n'est pas la paix. Il n'y a pas de paix si quelqu'un est exclu. Si ma paix, ma fidélité à moi-même m'amène à ne pas prendre la responsabilité de ma sœur, cette soi-disant paix personnelle n'est pas telle. J'en suis à mi-chemin, je n'y suis pas encore. Si le type de relation que j'ai avec ma sœur m'amène à me déconnecter de mon désir le plus profond, cette relation ne favorise pas non plus la paix, cette paix n'est pas non plus la paix.

Le type de relation qui favorise la paix est ce que nous appelons l'hospitalité. L'hospitalité comme cette relation qui reconnaît la personne, l'accueille telle qu'elle, en prenant soin d'elle, en l'accompagnant et lui permettant de marcher sur son chemin, le chemin d'être et de devenir qui elle est, qui chacune d'entre nous est.

Notes sur la philosophie et la psychothérapie humaniste et expérientielle. Eugene Gendlin et Carl Rogers⁹

⁹ BARCELÓ, T., "La filosofía de lo Implícito de Eugene Gendlin" en *Miscelánea Comillas*, Vol. 66 (2008), n.º 129.

Eugène Gendlin (1926-2107), philosophe, est né à Vienne dans une famille juive. Jeune homme, il a vu son père prendre des décisions qui ont permis à sa famille d'échapper à l'occupation nazie et d'émigrer aux États-Unis, tandis que d'autres familles amies n'ont pas réussi à quitter le pays. Eugène s'est retrouvé avec la question de savoir comment son père avait pris les décisions qui leur permettaient de sauver leur vie puisqu'il avait les mêmes informations que ses voisins qui n'ont pas réussi à s'échapper. Ayant toujours cette question, plus tard en tant que philosophe à l'Université de Chicago, ses recherches l'ont amené à collaborer avec le célèbre psychothérapeute Carl Rogers (1902-1987). De cette collaboration est née une étude qui visait à identifier ce qui causait le changement dans le processus thérapeutique, c'est-à-dire cela qui fait que les gens qui suivent une thérapie changent et améliorent leur vie. Gendlin et ses collègues constataient que certains patients qui suivaient une thérapie ne connaissaient pas de changement significatif, alors que d'autres y arrivaient et se sont améliorés. Il s'est avéré que ce que faisaient ces gens en voie d'amélioration a quelque chose à voir avec ce que leur père a fait pour prendre les décisions qui lui ont permis de sauver leur vie.

L'équipe de chercheurs dirigée par Gendlin a enregistré des centaines d'entrevues thérapeutiques. Après avoir cherché la raison du succès de la thérapie dans certaines compétences du thérapeute, et dans le type de thérapie, ils ont réalisé que ce qui expliquait vraiment le changement ou le fait qu'une personne change ou ne change pas dans la thérapie était une compétence qu'ils avaient ou n'avaient pas. En concentrant l'étude sur la personne du client, ils ont été en mesure de prédire avec une précision de 98%, lors de la première ou de la deuxième entrevue, quelles personnes amélioreraient leur vie et lesquelles ne l'amélioreraient pas.

Les gens qui n'allaient pas mieux étaient des gens qui allaient en thérapie et parlaient tout le temps. En général, il s'agissait de personnes qui avaient un discours bien articulé, des phrases bien formulées et une facilité d'expression. Les personnes qui se sont améliorées avec la thérapie, d'autre part, étaient des gens avec un discours moins fluide, qui ont même réussi à arrêter l'histoire comme s'ils cherchaient les mots pour continuer, en se taisant et en faisant un son comme un "mmm".

Cette différence externe indiquait une capacité interne. La recherche a montré que les clients qui ont changé et se sont améliorés étaient ceux qui avaient la capacité d'entrer en contact avec la sensation corporelle de ce qu'ils racontaient, la capacité de réaliser comment ils vivaient dans leur intérieur ce qu'ils expliquaient, plutôt que de simplement exprimer ce qu'ils avaient pensé du sujet. Le changement thérapeutique, c'est-à-dire le bon développement de la personne, était donc lié à une compétence: la capacité de prêter attention et d'écouter comment ce que nous vivons nous affecte personnellement. Et l'exprimer.

Gendlin a donc défini le concept de santé. Une personne est en bonne santé, fonctionne correctement, est heureuse, quand elle est capable d'écouter son vécu intérieur, l'expérience intérieure de ce qu'elle vit. Et de l'exprimer. L'expression peut être en mots, mais elle peut aussi se faire à travers n'importe quelle forme d'art ou la façon dont nous choisissons de vivre notre vie. Le dysfonctionnement apparaît lorsque l'expérience intérieure d'une personne et son expression sont distancées ou perdent contact. Par exemple, quand je me dis et me dis systématiquement que je vais bien même si je perçois que quelque chose ne va pas en moi. Le premier symptôme de cette déconnexion intérieure apparaît au niveau des relations humaines. Celles-ci deviennent plus difficiles et tendues, la fluidité est perdue et la méfiance apparaît. Si rien n'est fait à ce sujet, le stade suivant de ce dysfonctionnement peut être la manifestation d'une sorte de pathologie physique.

Carl Rogers avait défini l'être humain comme un organisme automoteur ayant une tendance naturelle à développer ses qualités inhérentes. Regardons de plus près.

Quand Rogers parle d'organisme ou de corps, il fait référence à un organisme qui est toujours en relation, un être en relation. Il n'y a pas d'organismes isolés.

Les organismes interagissent toujours avec quelque chose ou quelqu'un, ce sont des interactions. Et ils affectent et sont affectés par les relations qu'ils ont.

L'organisme qu'est le corps humain est comme un réseau de relations dans lequel l'être unique de chaque personne est logé et exprimé. Dans le corps nous vivons toute notre existence, toutes nos expériences, c'est l'expression de la vie, du parcours vital de chaque personne.

Gendlin affirmait que lorsqu'un être humain se vit de l'intérieur plutôt que de l'extérieur, lorsqu'il est capable d'écouter son corps de l'intérieur, il accède à une sagesse qui est plus grande que celle de sa connaissance mentale. En écoutant son intérieur, la personne accède à son moi le plus personnel, unique et original, qui est plus sage que ce qu'elle est capable de penser et, à partir d'ici, peut suivre le chemin de l'être qui elle est, ce chemin unique qu'elle seule peut suivre.

Gendlin affirmait également que ce moi personnel et unique, auquel on accède en écoutant le corps de l'intérieur, la personne en profondeur, est en contact avec d'autres personnes, naturellement en relation avec d'autres personnes et tous les êtres. Ce moi vécu de l'intérieur est dans un lieu très concret et dans tous les lieux en même temps, en ce moment, dans le passé et dans le futur. Ce lieu intérieur qui est le plus intime et personnel est à la fois le plus vaste. Ainsi, Gendlin, à partir de la philosophie, exprime que notre moi personnel est naturellement en connexion avec tous les êtres vivants, tous les lieux et tous les temps¹⁰. Lorsque je prends des décisions basées sur mon moi mental, j'ai besoin de créer des divisions, des classifications, des parties, des compétitions, des opposés. Quand j'entre dans mon intérieur et accède à mon vrai moi, les divisions disparaissent et il y a une compréhension globale et unifiée de la réalité qui est en même temps si diverse. Nous le trouvons déjà dans l'oracle à la porte du temple de Delphes: "Ô homme, connais-toi toi-même, et tu connaîtras les dieux et l'univers"¹¹.

¹⁰ Votre moi intérieur, tel que vous vous percevez de l'intérieur, "c'est, en fait, partie d'un système géant d'ici et d'autres lieux, maintenant et en d'autres temps, vous et d'autres personnes, en fait, l'univers entier". GENDLIN, E. T., *Focusing. Proceso y Técnica del Enfoque Corporal*, p.102.

¹¹ Dans son étude classique de la gestion du précepte delphique par la tradition patristique et médiévale, Pierre Courcelle souligne tout ce contexte dans *l'habitare secum* de Saint Grégoire le Grand. COURCELLE, P., "*Connais-toi toi-même*" de Socrate à Saint Bernard, Études Augustiniennes, Paris, 1975.

Cet organisme relationnel, dit Rogers, est un processus automoteur. Être une personne est un processus, c'est devenir une personne, se faire progressivement une personne. Tout ce que nous vivons fait partie du processus plus large de devenir ce que nous sommes. La psychologie humaniste affirme que la santé est une question de changement, la maladie est une question de stagnation. Gendlin affirmait que le bonheur est de faire face à de nouveaux problèmes (plutôt que de traîner les problèmes habituels).

Ce processus d'être la personne que nous sommes est stimulé par une tendance naturelle à développer des qualités inhérentes. Rogers s'appuie sur le concept fondamental que les êtres humains –et après être entrés dans la physique quantique avec des auteurs tels que Prigogine et Capra¹², il a ajouté, tous les êtres vivants, y compris les cristaux– sont excités par un courant sous-jacent qui déplace l'organisme vers son équilibre et sa réalisation positive¹³. Il en est ainsi sur le plan psychique –quand nous sommes tristes nous cherchons à retrouver la joie–, sur le plan physique –le corps cherche sa guérison quand il souffre d'une sorte de blessure quelconque–, ainsi que sur le plan moral ou sur le plan de la réalisation des qualités –l'être humain cherche le bien–.

Abraham Maslow avait dit de cette tendance: "Si on lui permet d'agir comme un principe directeur de notre vie, nous nous développerons d'une manière saine, fructueuse et heureuse... Cette nature n'est pas aussi forte, dominante et sans équivoque que l'instinct chez les animaux... Elle est faible, délicate, subtile et facilement vaincue par les habitudes, les pressions sociales et les attitudes erronées à son égard. Bien que faible, elle disparaît rarement chez les gens normaux et ne disparaît pas non plus chez les malades. Même si elle est niée, elle perdure, silencieusement pressant en continu pour venir à la lumière"¹⁴.

¹² Rogers était fasciné par le développement de la théorie des systèmes modernes et soutenait l'idée d'un ordre auto-organisé. Lorsque Ilya Prigogine a reçu le prix Nobel de chimie, Rogers a été l'un des premiers psychologues à écrire sur la relation entre ses théories. "*Person centered. Approach and System Theory: Research and Theory.*" Cornelius-White, J.H.D., Motschnig-Pitrik, R., Lux, M., ed.

¹³ "Votre corps connaît la direction de la guérison et de la vie", GENDLIN, *o.c.*, p.103.

¹⁴ MASLOW, A., *El hombre autorealizado*, Barcelona Kairós, 1983, 30.

Ainsi, cette tendance, contrairement aux instincts animaux forts et dominants que nous connaissons bien, est faible, délicate et subtile. En raison de ces qualités, elle est facilement étouffée par les normes éducatives, les coutumes sociales ou les attitudes erronées. Mais, dit Maslow, même si elle est faible, elle n'est pas facilement détruite, mais elle attend d'être révélée et de se développer avec bonheur.

Donner l'hospitalité, c'est accueillir, accompagner, soigner et donner de l'espace à la personne sachant qu'elle est habitée, dynamisée par un dynamisme positif personnel et unique, fragile et délicat. Ce dynamisme interne est autopropulsé, ajoute Rogers, et par cette expression il indique que la personne grandit de l'intérieur, qu'elle a sa propre direction. Autopropulsé signifie qu'elle n'a pas besoin d'être conduite de l'extérieur, mais qu'il s'agit d'un dynamisme énergétique par nature et dynamique. Le processus de l'être provient de l'intérieur de chaque être vivant. Nous le voyons dans les plantes et les animaux. La graine qui tombe au sol a en elle l'information qui la conduit à prendre racine, puis à développer vers l'extérieur une tige et des feuilles qui élaboreront la photosynthèse. Ce processus est autopropulsé de l'intérieur de la plante et si de l'extérieur nous voulons forcer la croissance en étirant la plante, la seule chose que nous obtiendrons c'est de la couper ou de la tuer. De même, la chrysalide qui se trouve à l'intérieur du cocon connaît tout son processus jusqu'à ce qu'elle quitte le cocon et vole comme un papillon. Si de l'extérieur nous voulons accélérer le processus en brisant le cocon, nous empêcherons le papillon de développer dans ses ailes la force nécessaire qui lui permettra plus tard de les étendre et de voler¹⁵.

Ainsi, la personne qui fonctionne pleinement est celle qui choisit d'être guidée par la sagesse de son corps et d'agir en conséquence. La personne qui vit pleinement assume le processus de son être lui-même, prend en charge sa manière unique d'être lui-même, et le porte en avant.

¹⁵ Ainsi, "une fois **que la** personne a découvert sa source intérieure, le sujet ne peut plus être supplanté par quelqu'un d'autre, ou par quelque chose d'autre, parce qu'il perçoit clairement que personne d'autre ne peut mieux connaître que lui sa propre vie et les étapes de son évolution ultérieure. On est ouvert à toutes sortes d'apprentissages, mais l'évolution vient toujours de l'intérieur". GENDLIN, E., *Focusing, proceso y técnica del enfoque corporal*, Bilbao, Ed. Mensajero, pp.9-10.

Ce chemin, le processus d'être une personne, est autopropulsé et ne nécessite donc pas de direction extérieure, mais il nécessite une facilitation. Une plante sans lumière, sans eau et sans nutriments ne vit pas. Je ne peux pas le forcer à pousser, mais je peux labourer le sol, le fertiliser et l'arroser pour l'aider. De l'extérieur, nous ne pouvons forcer que ce soit à la santé, au changement personnel ou à la sainteté parce que le changement vient de l'intérieur. Mais si nous pouvons le faciliter. Et nous faciliterons cela grâce à une relation qui reconnaît le caractère unique de la personne et qui lui rappelle, valide, prend soin et l'encourage à suivre son propre chemin. C'est de l'hospitalité.

L'hospitalité dans la communauté

L'hospitalité avec les sœurs est donc cette relation qui les reconnaît, prend soin d'elles et les accompagne, souhaitant et promouvant qu'elles soient qui elles sont et peuvent devenir.

Nous avons vu que les relations avec les autres commencent à souffrir quand la personne perd la connexion, la confiance en son propre moi intérieur. L'hospitalité commence à être difficile lorsque nous perdons la connexion, la confiance avec l'autre et/ou avec nous-mêmes, et nous la compensons par nos analyses et nos jugements. Alors, au lieu de voir et de reconnaître ma vraie sœur, je vois la sœur de mes interprétations, une image d'elle selon mes peurs ou mes exigences. Et je perds le contact avec elle, avec moi et avec la vie.

Cette difficulté est aggravée par la difficulté de faire face à des façons d'être très différentes. Benoît le sait très bien, " Ils sont très divers les tempéraments que l'abbé doit servir"¹⁶. Les moines ont de différentes façons d'être et de différents degrés d'intelligence, chacun ayant des besoins et des capacités différents¹⁷.

¹⁶ RB 2, 31

¹⁷ RB 2,32; 8,3; 34.

Déjà Évagre le Pontique, au IV^e siècle, et aujourd'hui les professionnels du coaching les plus modernes nous rappellent que l'hospitalité signifie s'ouvrir à une façon d'être et de percevoir la vie autre que la mienne. Chacun de nous a une biographie différente, avec des environnements familiaux, politiques, culturels et sociaux différents qui conditionnent notre mode de vie et la façon dont nous faisons face aux circonstances qui surviennent. Et même au sein d'un même noyau familial, chaque personne naît et développe une manière unique d'être. Il y a des gens plus rapides et plus lents dans leur façon de se déplacer, de travailler et de décider. Certaines personnes ont besoin de tout comprendre et de tout expliquer rationnellement, tandis que d'autres ont besoin de pouvoir le ressentir profondément. Certaines personnes sont plus expansives et extraverties, tandis que d'autres sont plus introverties et timides. Il y en a qui vivent dans le chaos et qui vivent parmi les listes et les images organisationnelles. Qui planifie et qui improvise. Qui suit les règles et qui aime les ignorer. Il y en a qui demandent la reconnaissance publique et qui en public se cache. Qui se repose dans la solitude et qui se repose lorsqu'il est réuni avec la communauté.

D'ailleurs, la même personne vit des situations et des moments de vie différents en fonction de son état de santé et de son âge, ou lorsque les circonstances changent. La même personne peut vivre des moments de grande force et des moments de fragilité. Moments de vitesse et moments de lenteur. Des moments pour décider et des moments pour collaborer avec la décision prise. Moments pour donner et moments pour recevoir.

Dans le monde des affaires d'aujourd'hui on parle d'une idée que saint Paul avait déjà exprimée brillamment avec son image du corps humain: nous sommes un seul corps formé d'une pluralité de membres différents; tous sont nécessaires et tous sont bons. Tout comme il n'y a pas un type d'organe humain meilleur qu'un autre, il n'y a pas un type de personnalité meilleur qu'un autre, mais chacun a ses propres caractéristiques qui contribuent au bon fonctionnement du corps. Chaque organe a besoin d'être accueilli, il a besoin de son espace et de la relation correcte avec le reste des organes pour contribuer positivement, par sa particularité, au bon fonctionnement du corps.

Accueillir ma sœur, c'est reconnaître qui elle est, avec sa façon particulière de comprendre la vie et d'y répondre; c'est prendre soin d'elle et lui donner l'espace dont elle a besoin pour marcher sur le chemin d'être qui elle est. Et je peux le faire avec ma soeur si je le fais avec moi-même, si je ne perds pas le contact avec moi-même, et j'ai confiance et le souci de ma manière propre d'être qui je suis.

"Aimer l'autre comme soi-même"¹⁸ ne signifie pas que tu donnes à l'autre ce que tu te donnes à toi-même. Ce qui peut vous être utile peut être nuisible pour l'autre, et vice-versa. Aimer l'autre comme tu t'aimes toi-même signifie reconnaître l'unicité de l'autre, la valeur de l'autre, comme tu reconnais ton unicité et ta valeur, et lui permettre d'être qui elle est comme tu te permets d'être qui tu es.

Nous pouvons donner l'hospitalité à l'autre tant que nous sommes capables de nous la donner à nous-mêmes.

Tout comme l'hospitalité envers ma sœur c'est reconnaître et valoriser qui elle est –avec sa façon particulière de comprendre et de répondre à la vie– prendre soin d'elle et lui donner le temps et l'espace dont elle a besoin pour parcourir le chemin d'être qui elle est, ainsi l'hospitalité envers moi-même reconnaît et valorise qui je suis –avec ma façon particulière de comprendre et de répondre à la vie– prendre soin de moi-même et me permettre le temps et l'espace dont j'ai besoin pour parcourir le chemin d'être qui je suis. Et l'hospitalité avec ma sœur est possible tant que je vis l'hospitalité avec moi-même.

L'hospitalité est la capacité de reconnaître l'autre comme un autre et de lui offrir l'espace de ma relation, de mon amour, pour qu'elle puisse se reconnaître elle-même, s'ouvrir à l'altérité et reprendre le chemin de l'être à nouveau.

Hospitalité de Dieu

¹⁸ Mc 12, 30; Mt 22,39; Lc 10.27.

“Nous avons demandé au Seigneur, mes frères, qui habitera dans sa demeure, nous avons appris ce qu'il faut faire pour y demeurer. Pussions-nous accomplir ce qui est exigé de cet habitant”, dit Benoît dans le prologue¹⁹.

Moniale, enfin, c'est une femme qui cherche Dieu et cherche à être accueillie par Dieu. Moniale est celle qui centre sa vie sur Dieu lui-même. L'hospitalité a une fin, ce qui est un nouveau départ, et le début et la fin de tout. En fait, une nouvelle naissance. C'est le saut vers la grâce, quand celle qui accueille se sait accueillie à l'infini.

L'hospitalité envers les autres et envers moi-même se termine, commence et se nourrit de l'hospitalité de Dieu. Ce ne sont pas des étapes consécutives, mais des moments relationnels qui se produisent simultanément comme dans une danse.

Nous tenons la main d'un expert, Teresa de Jésus, pour l'exposer. Ses supérieurs lui demandent d'écrire un traité pour expliquer le sujet difficile de la prière, et elle le fait, obéissante, en s'adressant aux moniales de ses monastères, et à qui pourrait profiter²⁰. Elle écrit le texte du Château Intérieur ou Les Demeures où l'âme humaine est assimilée à un château et raconte le processus de prière comme le chemin qui va des bords de l'âme –ou les ronds du château où sont les gardes sans savoir ce qui est à l'intérieur, ni la valeur des grands secrets à l'intérieur du château– au cœur de l'âme, la chambre centrale du château qui est la chambre de Dieu lui-même, "dans le plus profond, dans une chose très profonde qui ne sait pas comment dire ce qu'elle est parce qu'elle manque de lettres"²¹.

Pour commencer, Teresa rappelle à ses sœurs la "beauté et la dignité"²² de la personne humaine dans son intérieur, ce qu'elle appelle l'âme, qui est un château

¹⁹ RB, Prologue, 39.

²⁰ RB, Prologue, 5.

²¹ Septièmes Demeures, 1.8.

²² Premières Demeures, 1.1, 2.

précieux qu'elle décrit tout en diamant ou en verre très clair où Dieu loge, se plaît et se complaît²³.

Quand Teresa de Jésus raconte ce qui se passe à l'intérieur du château, dans les septièmes demeures, en comparaison avec ce qui se passe dans les demeures précédentes, elle répète encore et encore que c'est très différent²⁴. Aux septièmes demeures on n'entre pas, c'est Dieu qui introduit l'âme en elle, elle n'est pas atteinte avec souffrance et effort mais l'âme est accueillie. Avec Dieu, tout est grâce²⁵. L'hospitalité de Dieu est donnée à un autre niveau, c'est Dieu qui prend l'initiative, qui loge l'âme dans sa chambre et ne veut pas la quitter²⁶, l'âme voit la Trinité elle-même et la Trinité communique avec elle²⁷.

Teresa raconte comment elle est entrée dans la demeure de Dieu pour la première fois. Pendant l'Eucharistie, après la communion, Jésus lui est apparu, qu'elle voyait comme ressuscité, avec une grande splendeur et beauté. Jésus lui a dit qu'à partir de maintenant "elle devrait prendre soin de ses choses (celles de Jésus') et qu'il prendrait soin des siennes"²⁸ et d'autres choses difficiles à expliquer, ajoute-t-elle.

Soudain, selon son récit, tout devient simplicité. Les éclats mystiques [de la sainte](#) cèdent la place à une paix indicible que rien ni personne ne peut déranger. Il n'y a pas de lévitations ou de visions, mais un abandon et une confiance totale de Teresa en Jésus. Mais pas seulement de Teresa en Jésus, mais aussi de Jésus en Teresa.

²³ Septièmes Demeures, 1,1.

²⁴ *Idem.*, 1.7, 2.2, 2.4

²⁵ *Idem.*, 1.6

²⁶ "Reste l'âme reste, je dis l'esprit de cette âme, faite une seule chose avec Dieu, (...) de telle manière Il voulait être uni à la créature, de telle sorte que, tout comme ceux qui ne peuvent plus être séparés, Il ne veut pas en être séparée. *Idem.*, 2.4-5

²⁷ "La divinisation est toujours accordée, mais jamais conquise par l'individu ", dit Maximus le Confesseur. Saint Maxime commente le verset paulinien de "Je ne suis plus celui qui vit, mais le Christ qui vit en moi", et dit que cela "n'implique pas une destruction de la liberté mais un abandon cognitif dans le contexte d'une extase érotique où l'on vit la vie de l'être aimé, pleinement et librement embrassé par lui. Aucun être particulier ne peut survivre à la mort, qui est en fait l'être, sauf dans et à travers cette sorte de communion avec l'Autre". Maximus the Confessor cité par J. Zizioulas dans "*Communion and Otherness: Further Studies in Personhood and the Church*", T&T Clark, 2006, p. 84-85.

²⁸ Septièmes Demeures, 2,1.

Ainsi, Teresa fait l'expérience de l'hospitalité de Dieu comme cet échange merveilleux dans lequel Dieu l'accueille et la libère en lui demandant et en lui faisant confiance pour l'accueillir et la libérer. Jésus accueille Teresa, et Jésus ressuscité demande à Teresa de l'accueillir. Teresa comprend donc que tout ce qui a à voir avec Jésus est son affaire, l'affaire de Teresa, et que tout est pris pour rien si c'est pour Le servir. Elle vit une paix profonde et imperturbable, mais cette paix envoie, elle combat, parce que tout ce qui a à voir avec Jésus a maintenant à voir avec elle. Habitée par le "doux invité"²⁹, il n'y a pas de tâche assez grande pour l'arrêter. Et elle rappelle à ses sœurs, avec son style drôle et direct:

"Quand je vois des âmes s'adonner diligemment à examiner leur oraison, si encapuchonnées qu'elles n'osent ni bouger ni détourner leur pensée pour éviter qu'un peu de leur plaisir et de leur ferveur ne se dérobe, j'en conclus qu'elles comprennent bien mal par quel chemin on atteint à l'union, et qu'elles pensent que toute l'affaire se réduit à cela. Mais non, mes soeurs, non: le Seigneur veut des oeuvres ; si tu vois une malade à qui tu puisses apporter certain soulagement, peu doit t'importer de perdre cette ferveur, aie pitié d'elle ; si elle souffre, souffre toi aussi ; et si c'est nécessaire, jeûne pour qu'elle mange à ta place : moins pour elle que parce que tu sais que le Seigneur veut qu'il en soit ainsi. Telle est la vraie union avec Sa volonté "³⁰.

En guise de conclusion

L'hospitalité est le processus par lequel l'aigle reconnaît son cœur d'aigle et s'envole. Le processus comprend le fait d'être accueilli, nourri et finalement reconnu et libéré dans sa façon unique d'être. Le processus s'achève quand elle est capable de se reconnaître dans toute sa profondeur, grâce aux [soins initiaux](#) de l'agriculteur et à la relation avec [la](#) biologiste qui l'aide à affronter la lumière de l'Absolu, et s'ouvre ainsi à sa vraie liberté.

²⁹ La tradition monastique orientale nous rappelle que la voie de l'intériorité est la voie de l'ouverture à l'Esprit, à "l'hôte doux" qui habite en nous.

³⁰ Cinquièmes Demeures, 3,11.

L'hospitalité est le chemin de l'ouverture à l'Esprit, à "l'hôte doux" qui habite dans notre noyau le plus profond, nous introduisant au mystère de Dieu et nous invitant à déployer son dynamisme en nous et avec nous (Jn 14,17), en et avec nos sœurs (Gn 4,9), dans et avec toute la création (Rm 8,22-23).

L'hospitalité au sein de la communauté est la source de notre hospitalité vers l'extérieur; ce n'est pas un luxe, c'est la possibilité même **de notre être** des personnes, d'être des nonnes et de créer une communauté. L'hospitalité généralisée est la paix.

L'hospitalité est la relation par laquelle l'aigle en vient à reconnaître son cœur, à affronter le ciel infini et à voler.

Et il vole parce que ce son cœur bat dans son corps d'aigle. L'aigle reconnaît son cœur et intègre son corps pour voler. Il ne vole pas malgré son corps. Ce n'est pas le déni de son corps qui lui permet de voler, mais au contraire. L'aigle vole alors que la lumière du soleil remplit ses yeux et l'invite à sauter en ouvrant ses grandes ailes et toutes les possibilités de son beau corps.

La vocation monastique, comme toute vocation humaine, est un appel qui naît dans la personne humaine, avec son corps. Souvent, la tradition monastique, cependant, avec une partie de la spiritualité chrétienne, a suspecté le corps, en particulier celui de la femme. Nous savons que le corps est important et c'est pourquoi nous utilisons certaines postures pour prier, et pas d'autres. Nous savons que le corps exprime notre relation avec Dieu. Mais nous avons souvent du mal à croire que Dieu a vu sa création et a vu qu'elle était bonne, comme le dit la Genèse. Corps humain inclus. La honte de notre nudité apparaît avec le doute, avec suspicion envers Dieu, elle ne naît pas de Sa présence dit le récit. Des siècles plus tard, saint Paul nous dit que notre corps est le temple de Dieu. Etre les temples de Dieu signifie être habitée par Dieu et animée par son esprit pour aimer. Et nous avons besoin de notre corps pour aimer, comme l'aigle a besoin de son corps pour voler. Jésus a appris à aimer des étreintes et des baisers de ses parents, et il aimait de son corps. Dieu nous libère pour la vie, pour aimer, pour voler. Avec notre corps.

Ce n'est pas le déni du corps qui évite les abus sexuels ou les relations non désirées qui sont découverts. Au contraire, je pense que nous devons faire la lumière sur la question d'assumer notre corporalité de manière positive. L'ascèse, c'est nous ouvrir à l'amour, dit Zizioulas, cet amour de Dieu qui s'est incarné et qui a voulu être trouvé et exprimé dans le corps humain, à

travers le corps humain. Je crois que dans la vie monastique nous avons une réflexion à faire sur l'hospitalité que nous donnons à nos corps.